

La méthode Lapointe

Numéro 59, novembre 1990

Cinéma ontariois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

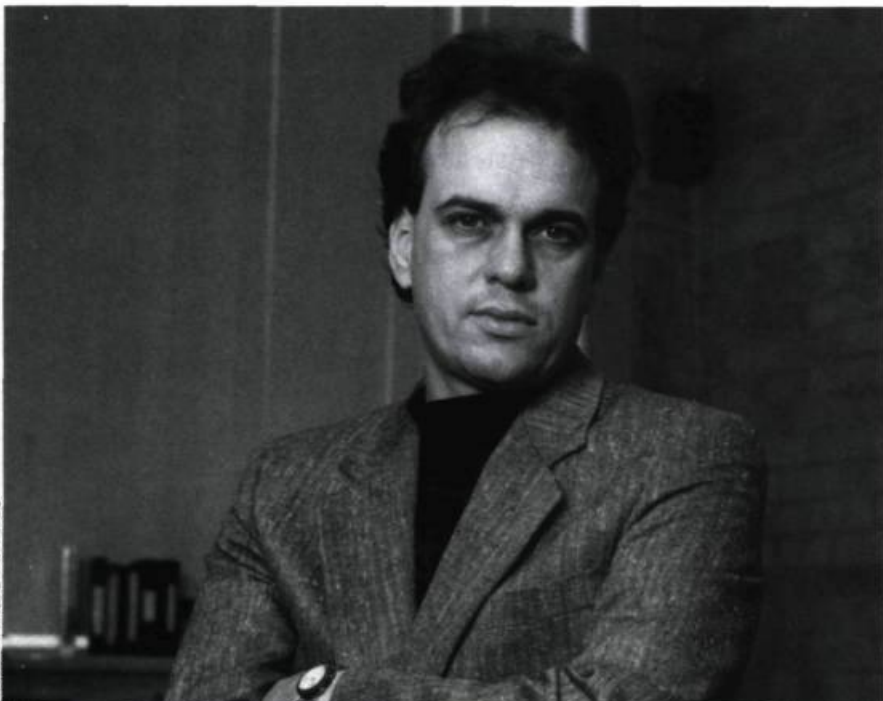
0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1990). La méthode Lapointe. *Liaison*, (59), 28–28.



La méthode Lapointe

Le pilier du cinéma ontariois. Québécois d'origine, Paul Lapointe a suivi le programme d'études cinématographiques de Ryerson, section réalisation. Après avoir lui-même réalisé un film dans le cadre de la production régionale sur l'identité franco-ontarienne, **J'ai besoin d'un nom**, il devient producteur, principal responsable de la production régionale à Toronto. Le mandat de producteur est vaste. Il doit découvrir les talents prometteurs ou aspirants-réalisateurs de la province, les former et veiller à ce que la production régionale reflète une identité ontarioise.

Très vite, Paul Lapointe a été convaincu que les termes de ce mandat ne pouvaient être bien remplis que si la quantité de productions atteignait une masse critique suffisante pour permettre aux talents de se développer. D'où ses efforts, couronnés de succès, pour faire participer à la production de films d'autres partenaires, le plus évident étant TVOntario.

Tous les réalisateurs que j'ai rencontrés se sont déclarés reconnaissants envers Paul Lapointe qui leur a donné la possibilité de tourner, de s'améliorer et d'explorer de nouvelles voies. Ils apprécient également les discussions créatives qu'ils ont avec le producteur et qui les amènent parfois à changer assez radicalement la nature d'un projet. Les films ainsi réalisés, dans le cadre de séries ou non, démontrent amplement l'effet bénéfique de telles discussions. La « méthode Lapointe », c'est le personnage. Il faut d'abord trouver un personnage riche de potentiel, puis le montrer dans son contexte, dans des situations de crise qui vont révéler davantage son monde intérieur, non pas dans le but d'arriver à la résolution finale d'un conflit mais de créer une communication. *Pour pénétrer le monde intérieur d'un personnage, on a trouvé une méthode*, dit Lapointe. *Il faut créer une situation extérieure qui implique quelqu'un d'autre et qui donne au personnage l'occasion de se jouer soi-même.*

comparer nos pionniers du cinéma ontariois aux « primitifs » du cinéma mondial, n'est pas seulement un cinéma documentaire. La fiction, avec la liberté de traitement qu'elle permet, attire également bon nombre de réalisateurs. Une fiction enracinée dans la réalité franco-ontarienne et qui paraît un outil mieux approprié pour représenter cette réalité. Malgré l'évident enthousiasme de son équipe, le film de Paul Turcotte, **T'as déjà vu ça quelque part, toi?**, souffre beaucoup d'un manque d'expérience et de moyens. Les trous du scénario et le manque de profondeur des personnages minent l'intention originale du film qui était de montrer la difficulté d'intégration que rencontrent les immigrants francophones dans une grande ville comme Toronto. On ne mesure pas l'échec ou le succès d'un film de l'ONF de la même façon qu'on le fait pour un film commercial indépendant. À l'ONF, on évite en tout cas de répéter les mêmes erreurs. Les films qui suivront seront plus travaillés sur le plan de l'enchaînement et de la logique interne des scènes.

Ils aborderont également des questions que l'on pourrait définir comme plus globales, profondes, de l'Ontario français, et la première de toutes est bien sûr la menace d'assimilation de la population francophone. Jacques Ménard a réalisé, en 1976, un court métrage qui n'a certainement rien perdu aujourd'hui de son actualité. **Rien qu'en passant** présente à travers l'histoire de Suzanne, jeune fille de la région de Cornwall, l'attrait de la métropole anglaise, Toronto, sur la jeunesse francophone et l'inévitable assimilation au milieu anglais de cette jeunesse qui ne s'identifie plus ni aux valeurs familiales ni aux valeurs culturelles de son groupe. Ce n'est plus *qu'en passant* que Suzanne s'arrête dans l'église de sa ville natale où le curé tonne du haut de la chaire sur la jeunesse qui ne respecte plus rien et accuse les pères de familles d'avoir perdu le sens des responsabilités et les mères le goût de la prière. Plus subtilement encore que le récit du départ de ces quatre jeunes vers la ville anglaise, le genre cinématographique du « Road Movie » auquel se réfère le film nous fait sentir que nous sommes déjà passés de plain-pied dans la culture anglaise et même américaine. Et les colères du père et les angoisses de la mère n'y feront rien. Suzanne est partie, déchirée, triste, mais bien décidée, une fois arrivée à Toronto, à vivre la vie excitante qu'elle imagine être la norme dans la métropole anglo-canadienne.

Qui suis-je?

Se connaître mieux demeure l'objectif numéro un de la production ontarioise, même